

tendent encore : tu perdras DIEU, tu perdras ton âme ; tu t'abrutiras dans le vice, dont la Religion seule est capable de préserver l'ouvrier ; et, lors même que tu serais une espèce d'honnête homme, au point de vue du monde, et un habile ouvrier, tu n'en serais pas moins un misérable devant DIEU, et du bois de ceux dont on fait les réprouvés.

Mon garçon, si tu ne veux pas aller en enfer, dans cet enfer éternel de feu dont parle l'Évangile, prends au sérieux ce que je te dis là, et ne plaisante pas avec tes débuts dans la vie.

Donc, deux grosses affaires : l'une, préparant ton avenir d'ouvrier ; l'autre, préparant ton avenir d'honnête homme et de chrétien. Elles sont inséparables l'une de l'autre. Toutes deux ne sont au fond que le secret de ton bonheur, de ton bonheur en ce monde et en l'autre. Apprends à devenir un bon petit chrétien ; cela t'aidera puissamment à devenir un brave ouvrier, parce que tu serais un homme de conscience et de devoir.

SÉGUR.

MONSIEUR DEMAIN.

Un grand homme de guerre, l'amiral Nelson, avait coutume de dire : "Je me suis toujours bien trouvé d'avoir eu, dans toutes les circonstances importantes de ma vie, un quart d'heure d'avance."

Le jeune Castex, lui, qui n'était ni amiral, ni grand homme, paraissait avoir une autre devise, qui ne lui réussit pas aussi bien. C'était de toujours remettre au lendemain ce qu'il aurait pu faire le jour même.

Au collège, on l'avait surnommé *Monsieur Demain*. L'histoire des ennuis et des véritables malheurs que lui attira cette déplorable habitude mérite d'être racontée.

Sa mère lui avait donné de quoi acheter un parapluie : "Il sera temps demain," se dit-il ; le collège fit une grande promenade. La pluie tomba par torrents. Castex, déjà enrhumé, fut trempé ; il eut une fluxion de poitrine et faillit mourir.

A la fin de ses classes, il fallut se présenter au baccalauréat. Ses camarades l'avaient vivement engagé la veille à repasser certaine partie de son examen, qu'il ne savait pas très-bien : "Demain matin," dit-il. Et le lendemain, il l'oublia ou n'eut pas le temps. Justement, on l'interrogea là-dessus ; il répondit en dépit du bon sens, et fut refusé.

Un des amis de Castex devint ministre ; c'était le cas, ou jamais, de solliciter et d'obtenir une place. Quand on pressait Castex de faire des démarches à cet effet, il avait toujours d'excellentes raisons pour ne rien commencer sur l'heure et remettre au lendemain.

Un jour qu'on insistait davantage : "Demain, je vous promets," dit-il à ses amis, "que j'irai voir le Ministre." Il y fut en effet... Le Ministre venait d'être destitué le matin même et remplacé par un autre que Castex ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam.

Le moment vint où Castex dut songer à se marier. Une excellente occasion se présenta comme d'elle-même.—Un jour que Castex voyageait, la diligence versa. Notre ami eu la jambe cassée, et fut accueilli dans une maison voisine. Il y avait là, entre le père et la mère, une jeune fille de dix-huit ans, parfaitement élevée, et dont les qualités charmantes gagnèrent bien vite le cœur de Castex.

Celui-ci était si bien traité par ses hôtes, si souvent interrogé sur l'état de sa famille et de sa fortune, qu'il semblait vraiment encouragé à manifester ses sentiments et à demander à M. et à Mme*** la main de l'aimable Léopoldine.

Tous les amis de Castex, auxquels il racontait son histoire, l'engagèrent à profiter de ces circonstances vraiment providentielles, et à sortir, cette fois du moins et dans un intérêt si grave, de sa fâcheuse habitude de remettre au lendemain.

Il y avait un mois qu'on le sollicitait dans ce sens. Castex, d'ailleurs, allait être rétabli en partie, lorsqu'il se décida enfin à parler. Il fit sa déclaration à M.***.

—Mon cher Monsieur, j'en suis désolé, répondit celui-ci. Je vous avouerai franchement que nous aurions désiré, ma femme et moi, cette union, et que ma fille s'y fût résignée facilement. Nous avons tout mis en œuvre pour vous le donner à entendre. Vous avez paru faire la sourde oreille. Nous ne pouvions pourtant pas vous jeter Léopoldine à la tête. Hier donc, j'ai accueilli la proposition d'un de nos voisins, et ce soir la présentation doit avoir lieu.

Qui fut attrapé ? Ce fut M. Demain.—Il fut attrapé, mais non pas corrigé.

Tout ceci est encore peu de chose à côté de ce qui arriva, la veille de sa mort.

Rien ne lui avait réussi, à cause de ce déplorable travers dont nous avons cité quelques exemples. Il traînait donc une existence assez misérable, bon homme au fond, malgré ce défaut, et même assez bon chrétien.

Pourtant, un jour, il tomba dans une faute, une faute grave, et qui devint un état coupable. Sa conscience et quelques pieux amis le pressaient de rompre cette chaîne ; il promettait aux uns et aux autres et se promettait à lui-même de le faire le lendemain ; puis, le lendemain, il remettait encore à demain, et ainsi de jour en jour. Enfin, il s'était bien promis que le 1er mai, anniversaire de sa naissance, il irait se confesser et rentrerait dans la bonne voie. Le 30 avril, il eut un coup de sang, et fut à la mort.

Dieu heureusement eut pitié de lui. Il lui laissa deux heures pour se reconnaître et mettre ordre à sa conscience. On le vit pleurer avec des larmes amères cette funeste habitude qui, après lui avoir fait manquer tant d'affaires importantes, avait bien failli lui faire manquer la grande affaire, celle à côté de laquelle toutes les autres sont insignifiantes, l'affaire de son salut.

Application d'un vieux proverbe.

C'est une chose incroyable que la manière dont nombre de gens traitent leurs affaires. Méfiants à l'excès vis-à-vis d'hommes honnêtes, ils se laissent prendre par le premier parole, où ils oublient les règles de la plus simple prudence.

Ainsi, combien de gens qui ont laborieusement gagné quelques économies, et qui ensuite les confient avec la légèreté la plus surprenante à un homme, sans avoir sérieux, qu'ils connaissent à peine, mais qui leur promettent dix du cent ! La liste des domestiques, des petits cultivateurs, des honnêtes ouvriers qui agissent ainsi est incalculable, et malheureusement, sans cesse, ils se trouvent pris, et soit par le malheur, soit par la maladresse, soit quelquefois par l'improbité de leurs débiteurs, ils sont privés un beau matin de leurs dernières économies.

Mais avez-vous une reconnaissance au moins ? leur demande-t-on. —Oh ! non, disent-ils avec sang-froid. Nous avions confiance en un tel ; mais c'est un misérable, il nous a trompés."

"Il est un misérable," c'est bien vite dit ; peut-être n'est-il qu'un homme malheureux ; mais vous, n'avez-vous pas été un homme imprudent ? Quand il s'agit de placer tout son avoir ou une somme notable entre les mains de quelqu'un, on demande des garanties à ce quelqu'un, on s'informe au moins de ses affaires, on le suit de temps en temps, on exige une reconnaissance et on couche cela par écrit. Car si votre débiteur vient à mourir, à faire de mauvaises affaires, et que tout soit sur parole, adieu peut-être le petit patrimoine, fruit de tant de sueurs.

Règle générale donc, les affaires sont les affaires et il faut les traiter comme telles, c'est-à-dire sérieusement. Ne soyez pas dur, ne soyez pas rapace, ne soyez pas injustement méfiant, Dieu vous en garde ; mais soyez prudent, c'est-à-dire, quand vous prêtez une somme notable pour vous, sachez à qui vous le faites, et prenez les précautions que l'expérience indique.

C'est le moyen de ne pas perdre ce qui vous est

si utile, et en outre de ne pas vous brouiller avec ceux à qui vous avez prêté. Car des affaires mal faites naissent les discussions, les querelles, les brouilles complètes. Chacun prétend avoir raison, et chacun a tort par quelque côté. Au lieu que lorsque tout est en règle, on n'a plus de reproches à se faire, on évite les méprises, les malentendus, et par là on vérifie le proverbe : *les bons comptes font les bons amis*.

L'art de bâtir.

L'architecture est l'art de disposer, construire et décorer les édifices publics ou privés d'une manière convenable à leur destination.

Un des premiers besoins des sociétés fut de construire des abris ; mais cet art dut être fort simple : des grottes équarries pour les rendre plus habitables, des cabanes construites avec des branches et des quartiers de roche, donnèrent les premières idées de la construction en pierre et en bois et les rudiments de l'architecture. De la simplicité des formes, on passa à l'étude des proportions, puis on osa s'élever au grand pour arriver ensuite au sublime. On ne saurait assigner à l'architecture une patrie particulière ; chaque peuple a trouvé l'origine de son art en employant les matériaux variés qui étaient à sa portée et en les soumettant aux formes qui exprimaient ses besoins. Partis des hauts plateaux de l'Asie à diverses époques pour peupler la terre, les premiers hommes ne pouvaient avoir encore aucune idée de l'architecture et d'un système de construction bien établi. Nomades et pasteurs d'abord, ils vivaient sous des tentes ou dans des misérables cabanes qui n'avaient rien de commun avec l'architecture ; ce n'est que lorsqu'ils eurent commencé à se fixer qu'ils cherchèrent les moyens de bâtir d'une manière durable, soit en employant le bois ou la pierre, soit en fabriquant des briques séchées au soleil. De ces différences de matériaux, d'instincts et de goûts divers, sont nées les physiologies variées que présentent les monuments chez les peuples et qui constituent les styles. Ainsi l'Égyptien, né sous le climat brûlant de l'Afrique, dans une contrée dépourvue de bois de construction, voisin des montagnes de la vallée du Nil, sur lesquelles gisent de grands blocs de grès et de granit, créa une architecture vigoureuse qui le mettait à l'abri des ardeurs du soleil.

Le Grec, habitant sous une température plus douce, entouré de forêts et de carrières, donna à ses édifices des formes moins pesantes, employa le bois de construction, qu'il allia bientôt au marbre, matière dont la finesse permit d'arriver aux dispositions et aux formes les plus délicates.

Ce sont ces caractères bien différents présentés par les architectures locales qui font qu'on peut juger d'un pays par ses monuments, et que les édifices expriment les divers besoins de la nation qui les éleva. On comprend facilement que leurs dispositions et leurs formes reçurent plus d'un reflet de la religion ou des mœurs du pays. Il y a plus, le style général des monuments d'une contrée est une image durable des différentes phases de la civilisation : ainsi on le voit s'élever, s'épurer, se dégrader, suivant que la civilisation avance, se perfectionne ou décline.

Les peuples établirent tout naturellement de grandes divisions dans leur architecture. Ils se bâtirent d'abord des demeures, puis arrivèrent à construire des monuments d'utilité publique ; ce groupe, subdivisé à l'infini, forme l'architecture civile. La religion fit élever des temples et autres édifices se rattachant aussi à des idées morales ; ce fut l'architecture sacrée. Enfin on fortifia sur les frontières, autour des villes et dans les pays conquis ; alors l'architecture militaire prit naissance.

ALBERT LENOIR.

Architecte.